



## CHAPITRE XXII

La rivière Niari. — Hanssens entre Manyanga et les rives du Niari. — Destrain, commandant de Stéphanieville. — S. M. M'Wala M'Bounga. — La station de Philippeville. — Les sources de l'Edwin Arnold. — Hanssens blessé au combat de Nganda. — Un guide à imagination féconde.



La rivière Niari se jette dans le Kwilou, dont elle est une des branches initiales, au confluent même du Lelalli, autre cours d'eau qui, sur la rive gauche, à quelques centaines de mètres en amont de Stéphanieville, est le plus important affluent du petit fleuve.

Dès que le capitaine Elliott eut acquis pour l'Association, en février 1883, l'emplacement que nécessitait cette Station, Destrain procéda sans désespérer au défrichement du sol. Stanley, qui revenait de l'Europe où il était

allé rétablir sa santé affaiblie, chargea Hanssens, à qui l'on devait la fondation de Bolobo-Station, de rattacher la ville naissante, portant le nom d'une princesse belge, aux stations du bas Congo par une voie qui devait être établie en dehors du territoire qu'un traité conclu entre M. de Brazza et le makoko des Bateké assurait à la France.

Sans parler des difficultés matérielles d'exécution, la mission de Hanssens était très délicate; il fallait éviter des froissements avec l'expédition française et acquérir sur de Brazza un droit de priorité. Ce côté moral de la situation explique, sans qu'il soit besoin d'y insister davantage, le choix de Stanley, qui en homme pratique, se déchargeait sur le capitaine belge d'une assez lourde part de responsabilité. Néanmoins Hanssens n'hésita pas un instant à l'accepter. Dès le 23 février 1883 il formait à Manyanga-Nord, avec l'assistance de Nilis, une imposante caravane, et partait pour l'inconnu dans la direction du nord-ouest magnétique.

Cette expédition de découverte eut, dès le début, à lutter contre des difficultés sans cesse renouvelées. La saison mi-pluvieuse et mi-sèche favorisait le développement des herbages. Il fallait se frayer dans la savane un passage à la hache et au couteau et surmonter un à un tous les obstacles d'un sol singulièrement accidenté.

« Cette vie d'activité au grand air est tout à fait dans mes goûts, raconte Hanssens. J'ai toujours été un peu bohème par tempérament, la liberté d'allures a toujours constitué mon plus grand desideratum. Ici j'en jouis complètement; je marche comme je veux et aussi longtemps que mes jambes me le permettent. Lorsque je suis fatigué, je m'arrête et je campe, ma tente est dressée en un coup de main; mon cuisinier allume ses feux, et une demi-heure après, mon appétit aidant, je dévore les provisions que j'ai pu, grâce à mes marchandises et à mon éloquence, me procurer dans le pays. C'est, si l'on veut, une existence de Juif errant; mais avec cette restriction que je n'ai pas constamment derrière moi une divinité en colère qui me crie: « Marche! marche! »

« Je me lève avec le soleil, c'est-à-dire un peu avant six heures; mon bain, préparé depuis la veille dans une grande baignoire circulaire en gutta-percha, m'attend chaque matin; je déjeune d'une tasse de thé sans lait ni sucre, de deux œufs quand il y en a, de bananes frites, ou d'un gâteau de maïs vert bouilli dans lequel je mords à même, comme un gamin dans une pomme tombée dans le verger; les hommes roulent ma tente, ficellent leur charge; et à sept heures je donne le coup de sifflet, signal du départ.

« Mon domestique me précède, portant mon fusil, ma cartouchière et

Le drapeau déployé de l'Association; les porteurs me talonnent et nous marchons ainsi jusque vers midi, escaladant les collines, descendant les pentes, traversant les cours d'eau, contournant les obstacles insurmontables, jouant de la hache dans les forêts vierges, déchirant les tapisseries de lianes, ouvrant des routes dans les herbes enlacées, nous arrêtant de temps à autre pour reprendre haleine, et pour me permettre de crayonner sur le « taratara » les remarques que j'ai pu faire sur le terrain.

« Durant le trajet, nous rencontrons des villages; et neuf fois sur dix, en traversant ces agglomérations de huttes, nous les trouvons désertes, momentanément abandonnées : les habitants mâles et femelles, jeunes et vieux ont couru à notre approche se cacher dans les grandes herbes. Ce n'est qu'une heure ou deux après notre arrivée, et si nous séjournons entre leurs murs, que les villageois se hasardent vers nous un à un. Ces pauvres diables, habitués aux incursions des marchands d'hommes noirs s'imaginent toujours que lorsque des étrangers viennent chez eux, c'est pour les piller, les ficeler, assassiner les récalcitrants et brûler leurs bicoques.

« Ma couleur blanche n'exclut pas la frayeur des natifs; ils ont encore présentes à la mémoire les exactions et les razzias cruelles des traitants d'origine européenne, des forçats portugais évadés des bagnes de la côte.

« Mais si les natifs sont courageux comme des lièvres, ils sont en revanche d'une mauvaise foi à rendre des points à leurs congénères les plus effrontés du Congo. M'arrive-t-il de leur demander le chemin le plus court pour atteindre les bords du Niari qui coule au nord de l'endroit où je me trouve en les questionnant ils me désignent avec une touchante unanimité le côté sud, la direction de Manyanga, d'où je viens.

« Si j'interroge d'autres villageois sur le temps qu'il me faudra marcher encore pour arriver à la rivière en question, les uns me répondent deux jours, les autres me parlent de vingt à trente journées de marche forcée... »

Ce manque de renseignements précis augmentait singulièrement les difficultés matérielles de la mission de Hanssens, et n'était certes point fait pour accélérer sa marche retardée par les accidents du sol.

Les habitants de la forêt Noire, les bûcherons de la Suède et de la Norwège, les chasseurs de chamois des Alpes, les *gauchos*, bergers des pampas de la Plata et de l'Uruguay ne peuvent se figurer l'enchevêtrement de montagnes, de ravins, de forêts, de savanes, du chaos de verdure étincelante, de rochers sourcilleux, d'eaux roulantes et mugissantes, d'hommes, d'animaux sauvages, que présente la contrée entre Manyanga et les rives du Niari.

« Cette contrée, continue Hanssens, est une série interminable de montagnes en pain de sucre de deux à trois cents pieds de hauteur se succédant sans ordre, sans méthode, s'enchevêtrant les unes dans les autres, se juxtaposant, se superposant, se servant d'appui et formant un pêle-mêle, un fouillis inextricable de montées et de descentes vertigineuses. Des ravins avec berges à pic courent au fond de cette pâtée servant quelquefois de lit à de jolis petits ruisseaux à fond rocheux, d'autres fois à de larges rivières mesurant de vingt à trente mètres de largeur et qu'il faut traverser en ayant de l'eau jusqu'aux épaules.

« Au point de vue géologique, la contrée est formée de roches volcaniques, amenées à la surface par le même soulèvement qui a donné lieu à la création de l'immense contrefort soutenant le plateau central de l'Afrique.

« Le sol est sur les montagnes aride et généralement dénudé; il donne naissance à quelques herbes chétives; à de rares arbrisseaux faméliques dont les branches épineuses nous déchirent la figure et les mains. En certains endroits cependant, on trouve une couche argileuse plus fertile, sur laquelle les herbes atteignent deux ou trois mètres de hauteur, sont plantureuses, mais servent de repaire à des légions d'insectes et de reptiles, ignobles bêtes plus nuisibles les unes que les autres.

« Dans cette partie, la marche est plus pénible et dangereuse, surtout lorsqu'il a plu. L'eau désagrège alors la surface et en fait une espèce de savonnée sur laquelle on marche comme à la procession d'Echternach, un pas en avant et deux en arrière, en risquant à chaque instant de dégringoler au fond de ravins tapissés de mousses et de plantes sarmenteuses, qui ont l'air de vous inviter.

« Dans les profondes échancrures de cette zone montueuse, la végétation est entièrement touffue et vigoureuse; l'humidité a décomposé les roches, et, combinée avec les feuilles mortes et les débris de toute nature, elle a donné naissance à un humus d'une fertilité exubérante. Aussi y voit-on d'immenses arbres reliés entre eux par des lianes d'une vivacité surprenante, belles à la vue, mais à travers lesquelles le fer seul réussit à nous frayer un passage.

« Par suite de sa constitution même, le pays est peu peuplé. On rencontre d'étape en étape un misérable village d'une vingtaine de cases. Ces localités sont reliées entre elles par des sentiers « nègres », des pistes qui tantôt descendent des hauteurs, suivant la ligne de plus grande pente, tantôt courent le long des flancs des montagnes en corniche et contournant en spirale les obstacles, les bouquets d'arbres, les blocs de rochers, les fourrés de buissons et d'épines. »

La marche, on le voit, était loin d'être agréable dans une semblable contrée; mais Hanssens devait, là comme ailleurs, triompher par la persévérance, la volonté et l'énergie, des obstacles matériels et de la mauvaise foi des natifs.

Les hommes de couleur qu'il dirigeait se montraient dévoués et courageux. La plupart de ces pauvres diables transportaient chacun une caisse ou un ballot pesant vingt-sept kilogrammes, plus un fusil, cinquante cartouches à balle, des effets personnels, des vivres pour huit jours ou leur équivalent en étoffes. Le transport d'une pareille charge était écrasant, et pour ménager les forces de ses porteurs Hanssens ne faisait point de longues étapes.

Le 12 mars, dix-huit jours après son départ de Manyanga, l'intrépide chef de cette caravane d'exploration, arrivé au village d'Oumbi, situé à l'est de Moukoumbi, en territoire babouenné, se voyait obligé de laisser en route trois de ses serviteurs, deux gardant l'autre. Cet autre était précisément le Zanzibarite Hamadi, domestique attaché à la personne de Hanssens depuis son arrivée au Congo.

Le pauvre Hamadi, que les forces trahissaient, avait des abcès aux jambes et ne pouvait presque plus marcher. On le débarrassa de sa charge, et Hanssens l'autorisa à poursuivre sa route à son aise, sans s'astreindre à suivre l'allure de la caravane, et à rejoindre plus tard les marcheurs sur les bords du Niari.

Fort heureusement, le capitaine Hanssens supportait bien ces fatigues et sa santé qui laissait à désirer lors de son départ de Manyanga, allait chaque jour s'améliorant. Le grand air et la locomotion avivaient son appétit; les forces revenaient, et maintenant sa bonne humeur même au milieu des tracasseries et des méchants tours des indigènes,

Le 20 mars cependant le capitaine subit un accès de fièvre qui dura quelques heures, et disparut grâce à de fortes doses de sulfate de quinine. Cet accès de fièvre était dû à un violent accès de colère ressenti par l'explorateur à la suite d'un trait de mauvaise foi de deux Babouennés.

Ces effrontés coquins s'étaient offerts pour guider la caravane, pour lui faire traverser à pied sec, par un sentier connu d'eux seuls, une immense vallée marécageuse qui se déroulait dans les passages du village de Moukaïé.

Le prix avait été convenu et accepté de part et d'autre; mais au lieu du sol ferme promis, ces guides d'un nouveau genre conduisirent les marcheurs au beau milieu du marécage, les firent patauger de droite et de

gauche à la recherche du prétendu sentier, et les ramenèrent couverts de fange à plus d'un kilomètre en arrière du point de départ.

Pour comble d'impudence, les noirs réclamèrent le paiement du salaire convenu... Hanssens s'emporta et paya d'un vigoureux coup de pied dans le bas du dos chacun de ses malencontreux cicérones. Les deux indigènes comprirent ce langage cosmopolite et ne jugèrent pas prudent de réitérer leurs réclamations.

Le résultat de cette intervention fut une journée de marche sans profit, un accès de fièvre pour l'explorateur.

On conçoit sans peine qu'après une telle équipée Hanssens renonça pour toujours à l'emploi des guides, et ne consulta plus que sa boussole.

« Je suis certain de cette façon-là de ne pas marcher sur place, comme les choristes et les figurants de l'Opéra, » écrivait le 20 mars l'explorateur toujours enjoué et guéri de son double accès.

Parti le 21 mars de Moukaïé, Hanssens parcourut une contrée qui par l'aspect différait complètement de celles qu'il avait parcourues jusque-là.

Au lieu du fouillis de montagnes et de ravins rencontrés dans la première section de son itinéraire, s'étalaient d'immenses et fertiles vallées, larges de plusieurs kilomètres, s'étendant du nord-ouest au sud-ouest et limitées par des collines à croupes moins sourcilleuses que les pics aigus menaçant au sud l'horizon.

Mais le fond de ces vallées plantureuses était, généralement, marécageux, fangeux, et les voyageurs marchèrent pendant des journées entières dans une boue épaisse collant à la chaussure et dégageant des émanations paludéennes fétides et nauséabondes.

En maints endroits le sol était inondé, et les marcheurs franchissaient avec de l'eau croupissante jusqu'aux genoux des espaces de deux à trois cents mètres de largeur couverts de joncs et de roseaux.

Par-dessus le marché, les populations de cette contrée insalubre se montraient fort peu sympathiques à l'homme blanc.

Il n'y eut pourtant pas un seul coup de fusil tiré contre les natifs; le capitaine passa devant les villages hostiles, sans se préoccuper des criaileries, des aboiements menaçants des habitants.

« Le comte de Brazza, le célèbre explorateur français, écrit à ce propos le capitaine Hanssens, a tenté, aux mois de septembre et d'octobre 1882, de longer cette partie de la vallée du Niari. Il n'y est pas parvenu, et a été obligé de se rabattre vers le Gordon-Bennett, par suite de l'hostilité des indigènes, qui ont à main armée refusé de lui laisser traverser leurs villages.

« M. Savorgnan de Brazza ne disposait, il est vrai, que d'un petit nombre de soldats sénégalais, et il ne pouvait s'imposer par la force.

« Plus favorisé que lui sous ce rapport, puisque je commande vingt-deux gaillards robustes et bien armés, sévèrement disciplinés, formant toujours un groupe compact dont l'aspect intimide les natifs et leur donne à réfléchir, je suis parvenu à traverser sans encombre cette contrée notoirement hostile aux blancs, en alliant la patience à la fermeté dans mes rapports avec les habitants.

« J'ai atteint la rive méridionale du Niari le 2 avril, au village de Kindamba ou Chintoumba (haut Niari). Dès mon arrivée, j'y fus salué par le chef indigène, qui m'annonça la présence d'une expédition comprenant cinq blancs et une soixantaine de Zanzibarites, bâtissant une ville à deux journées de marche en aval.

« J'envoyai aussitôt une patrouille de plusieurs hommes dans cette direction, pendant que je procédais à la reconnaissance du terrain aux environs de Kindamba.

« Mes émissaires revinrent le 6 avril, avec un billet du chef de la station voisine, Destrain, un compatriote, ancien officier de l'armée belge.

« Je me rendis avec empressement auprès de Destrain, afin de reconnaître la contrée intermédiaire et de raccorder mon travail avec celui de l'expédition Elliott.

« Je laissai la plus grande partie de mes charges à Kindamba, sous la garde de dix hommes, et je partis avec les douze autres, dès l'aube du 7 avril.

« Le lendemain dans l'après-midi, j'eus le plaisir de serrer la main de mon collègue, et de recevoir une hospitalité cordiale dans la hutte en paille qui lui sert provisoirement de logement.

« Depuis quarante-cinq jours je n'avais pas revu un visage pâle; j'avais vécu isolé, réduit à un silence forcé, sans pouvoir échanger mes idées dans mon idiome natal avec un camarade... C'est assez dire combien j'ai pris ma revanche, combien nous avons bavardé, causé, jâsé avec mon charmant compatriote, excellent patriote qui avait fait arborer sur son habitation provisoire le drapeau belge à côté de celui de l'Association.

« Quand j'ai vu d'assez loin flotter les couleurs nationales dans cet endroit perdu, à plus de deux mille lieues de mon pays, j'ai agité mon casque en l'air, et j'ai lancé dans l'espace un vigoureux hip! hip! hurra!!! aussitôt répété par mes Zanzibarites... Ces joies spontanées consolent de bien des déboires et font bien vite oublier les ennuis de toute nature qu'on a rencontrés en chemin.

« La station de Destrain portera le nom de Stéphanieville. Elle est située sur le sommet d'une colline baignée par le Niari et à trois cents mètres environ du confluent de la Loulia ou Loudima.

« L'emplacement en est fort bien choisi et Destrain se propose d'y édifier un poste superbe. J'y suis resté jusqu'au 13, mettant mes loisirs à profit pour faire la connaissance des rois des districts environnants. Je dis des rois, ... il y en a par douzaines, et l'éditeur de l'*Almanach Götha* aurait fort à faire s'il voulait mentionner les généalogies des familles souveraines de cette contrée.

« Pendant mon séjour à Stéphanieville, mon brave serviteur Hamadi, laissé en route pour cause de maladie, m'a rejoint fortuitement, sur les indications des riverains du Niari.

« Le malheureux éclopé restera ici, voué aux bons soins de Destrain, et j'espère que, le repos aidant, il se remettra bientôt. Je ressens une véritable tristesse en me séparant de ce bon serviteur : voilà treize mois et demi qu'il était à mon service, marchant le jour à mes côtés en déployant le drapeau bleu, dressant ma tente, surveillant les apprêts de mes repas, couchant la nuit au travers de ma porte et toujours prêt à donner sa vie pour défendre la mienne. Au cours de la grave maladie qui est venue m'accabler à l'époque de ma période d'acclimatation, Hamadi m'a soigné comme un frère, et j'aurais voulu pouvoir lui témoigner ma reconnaissance en le soignant à mon tour. Mais le devoir m'appelle sur les bords inexplorés du Niari et le pauvre Hamadi ne peut plus me suivre...

« Au moment de prendre congé de moi, le brave garçon avait les yeux remplis de larmes. Je lui ai remis un certificat constatant ses loyaux services, je lui ai donné un présent en étoffes, afin qu'il puisse se procurer quelques petites douceurs pendant mon absence ; je lui ai serré la main en lui souhaitant cordialement un prompt et complet rétablissement, en lui assurant que je serai toujours heureux de le reprendre à mon service.

« Comme j'allais quitter Stéphanieville et donner l'accolade à mon collègue Destrain souffrant de la fièvre, mon compatriote m'avoua la situation très précaire où il se trouvait par suite de la désertion d'une caravane chargée de ravitailler la nouvelle station.

« Depuis la veille, Destrain entrevoyait à courte distance le spectre de la famine, et c'est là une perspective fort peu réjouissante.

« Dès qu'il m'eut fait part de ses préoccupations, je me hâtai de le rassurer en lui offrant de céder à la station de Stéphanieville une partie de mes étoffes. Destrain accepta ma proposition avec non moins d'empresse-

ment que j'en avais mis à la lui adresser, et il me proposa de m'accompagner à Kindamba pour les chercher lui-même.

« Son état de santé ne lui permettant pas de faire à pied le trajet, nous décidâmes d'effectuer cette route par la voie fluviale, en pirogue. Ce moyen me convenait du reste à un double point de vue : je rendais service à un camarade, et je me procurais l'occasion d'étudier le régime et le cours du Niari, de me rendre compte, *de visu*, de la possibilité de me servir plus tard de cette rivière pour les transports nécessaires à mon expédition.

« Nous fîmes donc accord avec le roi du Niari, S. M. M'Wala M'Bounga, un brave homme pas fier du tout, et moyennant le paiement de quatre pièces de mouchoirs une grande pirogue devait se trouver prête à partir le lendemain, 13 avril, avec son personnel, son matériel, pour transporter à Kindamba Destrain, moi, nos hommes et nos bagages, et ramener ensuite à Stéphanieville Destrain et ses serviteurs.

« D'après des prévisions optimistes des natifs, nous devions atteindre Kindamba en moins de deux jours, et le voyage de retour de Destrain s'effectuerait en douze heures. Nous eûmes, Destrain et moi, la naïveté de croire à ces promesses, oubliant l'un et l'autre que par instinct les indigènes mentent pour le plaisir de mentir. Ah ! combien notre confiance avait été mal placée !

« Je fis d'abord un triage des hommes et des charges que nous devions emmener ; je désignai à cet effet mon domestique Assani, successeur de Hamadi, mon cuisinier, et un interprète.

« Comme le voyage ne durerait que deux jours, pour moi je me contentai d'emporter une petite caisse contenant des menus objets de toilette, mon lit de camp avec matelas, couverture et oreiller, et mon fauteuil pliant. Je renvoyai tout le restant de mon bagage personnel avec neuf hommes de mon expédition, par la voie de terre, leur donnant rendez-vous pour le 14 au soir à Kindamba.

« Destrain prit de son côté deux serviteurs et quelques objets de première nécessité.

« Le 13 au matin, à l'heure fixée, nous nous présentons à l'embarcadère du village situé au pied de la colline, au sommet de laquelle s'élèvera Stéphanieville.

« Le brave homme de roi M'Wala avait envoyé la pirogue, mais sans payeurs ; S. M. croyait probablement que nous payerions nous-mêmes, il n'avait pas songé à envoyer l'équipage nécessaire à la navigation du canot.

« Il ne fallut pas moins de trois heures pour parvenir à dénicher trois

natifs consentant à nous servir de rameurs. Mais, quand nous voulûmes nous mettre en mouvement, ces trois pagayeurs renoncèrent à leur besogne, sous le prétexte que le courant était trop violent et que le canot devait être mû par de longues perches prenant appui sur les berges.

« Or les berges en question sont couvertes d'une végétation si touffue, s'avancant tellement en maints endroits sur la rivière, que nous avons la perspective de nous déchirer pendant le trajet la figure et les mains aux ronces et aux épines à travers lesquelles nous serons obligés de nous frayer un passage.

« Néanmoins les désagréments prévus ne nous arrêtent pas; nous secondons de notre mieux les trois indigènes; le canot glisse doucement, très doucement au milieu des arundos, des pistia, des amones et des raquettes qui forment au bord de l'eau comme une madrague aux mailles hérissées.

« Tout alla bien pendant deux heures, mais après, alors que nous étions peut-être éloignés de deux kilomètres de notre point de départ, les natifs déclarèrent qu'ils étaient fatigués, et, sans demander leur compte et notre permission, ils déposèrent leurs perches et manifestèrent l'intention de déguerpir.

« Je leur fis observer qu'ils manquaient à tous leurs engagements, et qu'avec le système adopté par eux nous risquions fortement de ne pas être rendus à destination avant quinze ou vingt jours. Mes observations leur produisirent un singulier effet: ils restèrent, mais les bras croisés, dans notre embarcation.

« J'usai de patience et de douceur, je promis des présents et des pourboires, et j'obtins la reprise des manœuvres.

« Trois jours après, nous arrivions à peine au quart du trajet entre Stéphanieville et Kindamba.

« Diverses causes avaient amené ce fâcheux résultat: les nombreux méandres de la rivière, la force du courant et surtout la paresse de nos pagayeurs.

« Je ne trouve pas sous la plume une comparaison assez juste pour donner une idée de l'état d'exaspération où me mettait l'indolence des natifs.

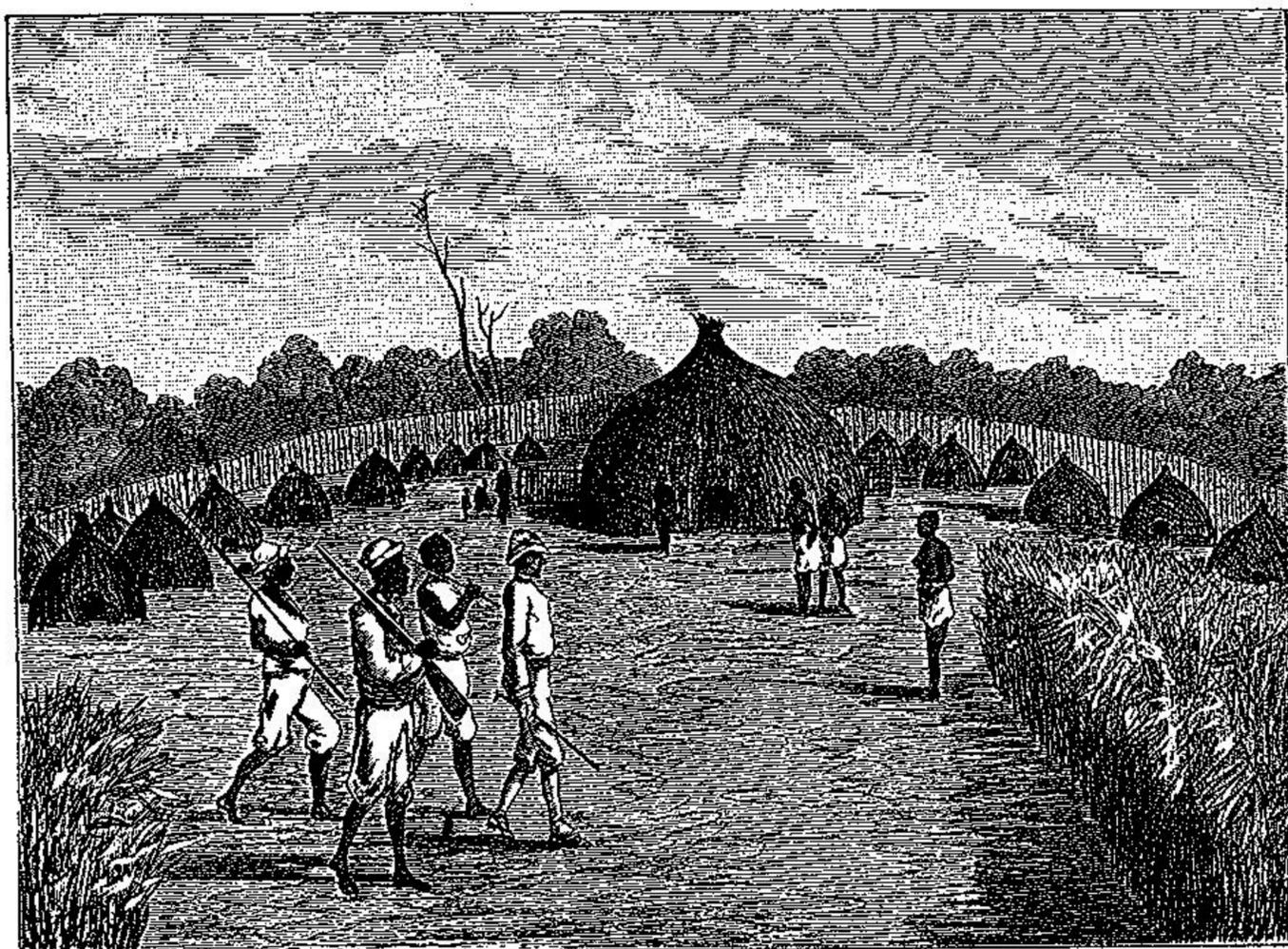
« Plus de vingt fois, en trois jours, je fus sur le point d'assommer à coups de bâton ces fieffés fainéants, et je dus sur moi-même faire de violents efforts pour ne pas donner suite à cette intention.

« Pour augmenter le désagrément, ces trois messieurs nous arrêtaient le soir, avant le coucher du soleil, à l'endroit qui leur plaisait, et j'étais obligé chaque jour de les menacer d'une correction bien sentie pour les

décider à hâler le canot au point le plus convenable à l'établissement d'un bivouac de nuit.

« Le matin, au moment de nous mettre en route, nos trois conducteurs brillaient généralement par leur absence; et nous perdions plusieurs heures à les faire dénicher par nos Zanzibarites dans les grandes herbes du rivage où ils paressaient délicieusement en fumant l'iamba, sans plus se soucier de nous que du grand Turc, dont ils ignorent l'existence.

« Une telle situation ne pouvait se prolonger sans conséquences graves.



UNE VISITE CHEZ UN CHEF.

Aussi le troisième jour je décidai de laisser la pirogue et ses trois aimables pagayeurs, et d'achever le trajet par voie de terre.

« Je louai des porteurs indigènes pour le transport de Destrain et de nos bagages; le 16 au matin, nous nous mîmes en marche, et nous arrivâmes à Kindamba le lendemain 17, vers midi.

« J'avais ainsi dépensé cinq grands jours pour faire au retour un trajet que j'avais parcouru en deux jours à l'aller. Je m'étais en outre fait plus de bile et de mauvais sang pendant ce court laps de temps qu'au cours des mois antérieurs de mon séjour en Afrique; j'avais failli maintes fois casser

les reins à trois créatures humaines, et chavirer avec un maudit canot loué fort cher au roi M'Wala ..

« Franchement, tout n'est pas rose dans la vie d'explorateur !

« Cependant, ce voyage fertile en incidents désagréables eut pour moi un résultat avantageux : il me permit de me rendre compte, par expérience personnelle, du degré de navigabilité du Niari.

« Si, comme on doit le supposer, cette rivière devient un jour notre ligne de communication entre la côte et le haut Congo, les transports pourront s'y effectuer au moyen de steamers à roues d'un assez fort tonnage, mais munis d'une machine assez puissante pour déterminer une vitesse moyenne de onze nœuds à l'heure.

« La profondeur du Niari est de deux à trois mètres près des berges; sa largeur varie de cinquante à trois cent vingt-cinq mètres. On y rencontre des bandes d'hippopotames et des crocodiles en quantité (ces rencontres ne sont pas tout ce qu'il y a de plus réjouissant).

« Enfin, à Kindamba, j'ai retrouvé tous mes hommes de couleur et toutes mes charges, dont j'ai remis une bonne partie à Destrain.

« Ce dernier, muni de marchandises qui le mettent pour longtemps à l'abri de la famine, est reparti le 18 pour Stéphanieville, tandis que je me mettais en route pour le haut Niari, avec l'intention d'aller choisir un terrain où je bâtirai une station du nom de Philippeville. Il y aura ainsi au Kwilou-Niari des noms de villes futures rappelant ceux des princes et princesses de la famille royale de Belgique. Si loin qu'on soit de la mère patrie, il est des noms qu'on n'oublie pas. »

Peu désireux de recommencer son expérience de navigation sur le Niari, Hanssens avait entrepris pédestrement le trajet de Kindamba à la localité qu'il appela Philippeville.

L'emplacement de cette station fut choisi non loin du village indigène de Kimbedi et en face du confluent d'une rivière importante, la Yambounza, apportant du nord un contingent d'eaux noirâtres aux flots couleur de rouille du haut Niari.

On compte huit jours de marche de Philippeville à Stéphanieville; c'est donc une distance kilométrique un peu plus grande que celle qui existe entre Vivi et Issanghila.

Le terrain concédé, situé au bord même de la rivière, est d'une fertilité excessive; il est assez élevé au-dessus du niveau moyen du Niari pour répondre aux exigences de l'hygiène; la population du district dont il dépend est bienveillante; le capitaine Hanssens reçut un fort bon accueil du souverain de la contrée, nommé Loubanda.

Le district gouverné par ce monarque s'étend, sur la rive méridionale du Niari ou N'soundi, suivant l'appellation indigène de cette rivière, dans un rayon de quinze kilomètres à l'ouest de Philippeville, et, sur la rive droite, à soixante kilomètres des deux côtés de l'embouchure de la Yambouza.

Ce vaste territoire fut placé par traité, le lendemain de l'arrivée de Hanssens, sous le protectorat de l'Association.

La concession de Philippeville a une longueur de douze cents mètres le long du bord sud de la rivière, sur une largeur de huit cents mètres.

« Les négociations pour l'achat de ce terrain ont marché comme sur des roulettes, dit encore Hanssens dans sa correspondance. Le chef Loubanda est un bonhomme rond en affaires; il est enchanté de l'arrivée des blancs dans son royaume. D'ailleurs, avant de commencer la palabre d'affaires, j'avais préparé le succès, j'avais... séduit mon partenaire et ses multiples épouses.

« De mon expédition à Bolobo, j'ai conservé une grande caisse pleine d'objets de pacotille, de bibeloterie et de quelques grosses de miroirs à dix centimes pièce.

« J'ai distribué aux dames des bijoux en cuivre repoussé, des boucles de ceinture avec diamants... en verre, des colliers de perles, des miroirs, etc., etc. Ces cadeaux m'ont valu les bonnes grâces du sexe faible du pays, et, comme corollaire inévitable, celles de leurs seigneurs et maîtres.

« En même temps j'ordonnai à mes hommes d'étaler au soleil mes plus brillantes étoffes, sous le fallacieux prétexte de les faire sécher.

« Après ces préliminaires diplomatiques, j'ai fait part à Loubanda de mon désir de fonder un village dans son district, un village où les mundelés donneraient, en échange de productions alimentaires, des présents encore plus nombreux et plus beaux que les miens.

« En accédant à mes vœux, Loubanda paraissait plus heureux que je ne l'étais moi-même. La concession de Philippeville m'a coûté en marchandises dix fois moins que mon acquisition de Bolobo.

« Je n'ai pu commencer immédiatement les travaux d'installation, n'ayant à ma disposition aucun blanc à laisser comme commandant de la station, et pas assez de Zanzibarites pour composer la garnison militaire et ouvrière d'un pareil poste.

« Stanley ne pourra guère envoyer avant deux ou trois mois le personnel nécessaire à la construction de Philippeville; en attendant, j'y ai laissé un poste de trois hommes avec un drapeau bleu et or, pour affirmer mon droit de propriété et le faire respecter par les agents de l'expédition de Brazza.

« Je me suis remis en marche le lendemain de cette occupation, allant dans la direction de Manyanga-Nord, c'est-à-dire vers le sud-est astronomique.

« Mon objectif était dès lors de rechercher la communication de raccordement entre le Niari et le Congo, de résoudre la partie la moins facile de ma mission actuelle.

« J'avais pu constater, au cours de mon voyage d'aller, que le terrain compris entre Manyanga et Kindamba est tellement accidenté qu'il ne convient nullement à la création d'une route, et encore moins à l'établissement d'une voie ferrée; il me fallait donc suivre au retour un autre itinéraire. Peut-être alors serais-je plus heureux dans mes découvertes.

« J'en doutais cependant, car le massif montagneux que j'avais récemment traversé se prolonge dans toute l'étendue de la vallée du Congo; il serait difficile d'y trouver une voie de raccordement convenable, à moins d'y rencontrer une fracture accidentelle imprévue.

« Pour résoudre la question, je jugeai utile de remonter le Niari jusqu'à ses sources, et de regagner le Congo en suivant la vallée du Gordon-Bennett ou celle de l'Edwin-Arnold. »

Mais le plan du sagace explorateur dut être modifié : les provisions de marchandises de sa caravane touchaient à leur fin; et sans ballots d'étoffes, sans pièces à mouchoirs, sans bibelots, sans articles de bazar, sans ces mille riens qui constituent la monnaie d'échange africaine, le mundelé ne peut s'aventurer chez les peuplades du centre africain.

Le 2 mai, Hanssens quitta donc Philippeville, mais il se dirigea vers Manyanga-Nord, en s'enfonçant bravement dans les régions mystérieuses qui s'étendent entre ces deux stations. La première partie du trajet s'effectua à travers des marécages, contrée essentiellement insalubre, qui ajoutait ses miasmes pestilentiels à l'inclémence du ciel.

C'était alors l'époque de transition assez brusque entre la saison des pluies (été) et la saison sèche (hiver). Cette période est la plus redoutable pour les Européens; elle est en quelque sorte le cap des tempêtes du voyageur dans la zone intertropicale africaine.

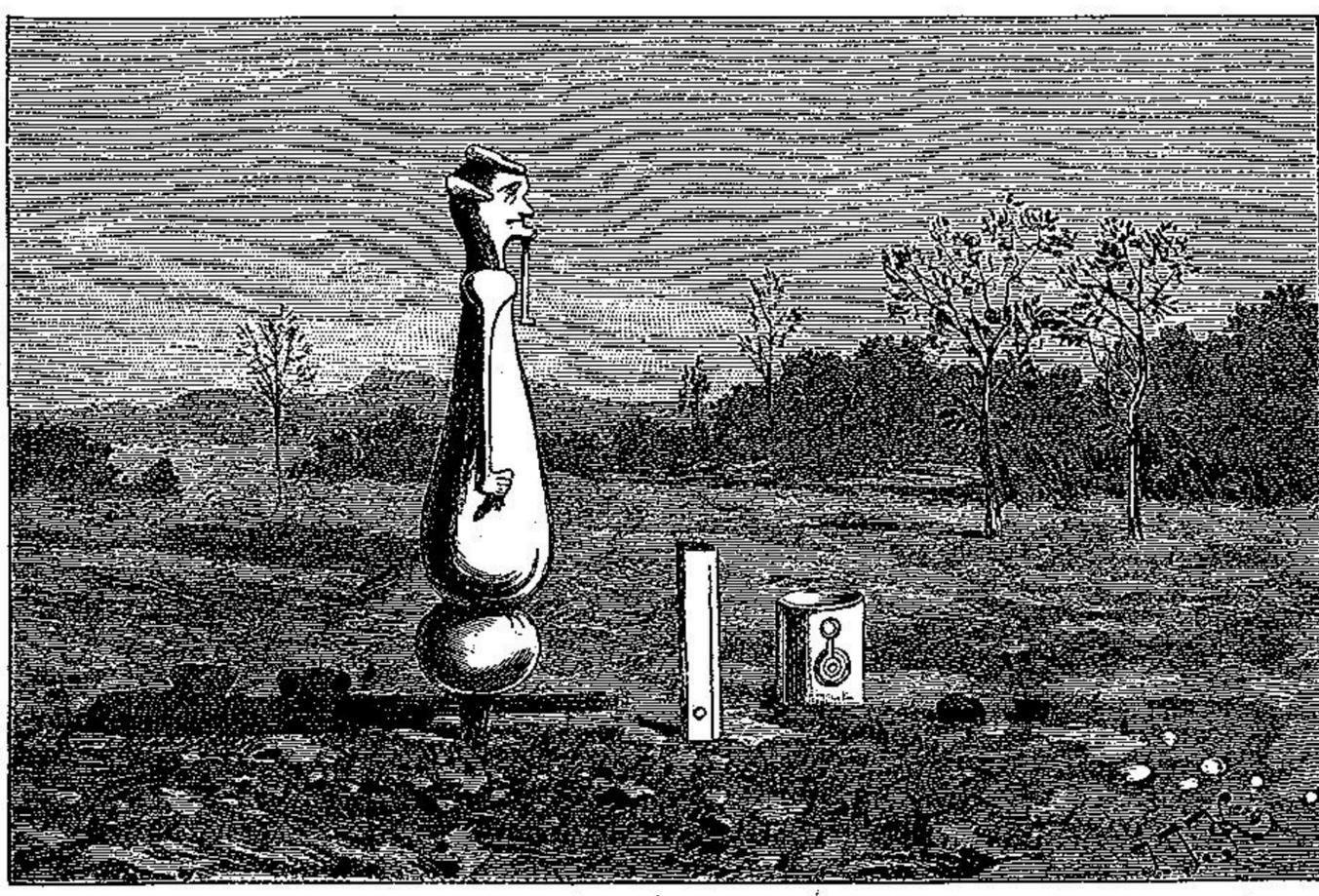
Épuisé par la marche à travers ces marécages, Hanssens arriva le 10 mai dans une région montagneuse. Il établit son camp au sommet d'une colline, et s'arrêta pendant deux jours pour combattre de terribles accès de fièvre. Un air pur et le repos ne tardèrent pas à faire disparaître toute trace de l'empoisonnement paludéen.

Dans la soirée du 13, il dressait sa tente près du village de Mounpanga, où la bonne réception des natifs le retint jusqu'au lendemain.

« Je me porte comme un charme, écrit à cette date le voyageur si éprouvé; je mange comme quatre, je me sens dispos et plein de force mon indisposition n'a été qu'un accident taut à fait passager.

« Quel temps ravissant doit-il faire en Belgique. Nous voici au milieu de mai. Un gai soleil resplendit sur nos vieilles cités flamandes; les toilettes claires font leur apparition; mamans, papas, bébés, désertent les grandes villes et s'échappent vers la campagne où les bourgeons s'épanouissent.

« Ici il fait un temps délicieux : la saison des pluies est décidément close jusqu'au mois de septembre prochain, l'ardeur de ce légendaire soleil



UNE FORGE AUX ENVIRONS DE MOUMPANGA.

d'Afrique est tempérée par les vents frais et secs du sud-est, qui passent constamment en renouvelant l'air et produisant une fraîcheur bien-faisante.

« Franchement, si nous avons toujours une température pareille, j'engagerais mes riches amis d'Europe à venir par plaisir, en villégiature d'été, dans la région pittoresque et sauvage où je campe, mais en leur recommandant expressément de se munir de plusieurs moustiquaires. »

Mounpanga est perché comme un nid d'aigle sur un pic sourcilleux qui se reflète dans les plaques d'eaux vives donnant naissance à la rivière Edwin-Arnold.

Rien n'est plus gracieux que ces sortes de larges vasques où l'eau murmure sous un lacis de nénufars ouvrant leurs calices d'or, et clapote contre des parois de granit rose supportant des couches d'humus couvertes de plantes grasses et frêles, hautes et basses, droites et rampantes, de grands arbres aromatiques, de palmiers, de sarments, les uns d'une verdure mate et intense, les autres d'un vert argenté étincelant.

On s'attarde à rêver devant ce panorama en écoutant les bruits d'ailes, les gazouillements d'oiseaux riches en couleurs séduisantes, les bêlements langoureux des antilopes, les miaulements lointains et affaiblis des chats-tigres ou des léopards.

Pour un touriste qui recherche la beauté et l'harmonie inimitable d'une luxuriante nature tropicale, les sources de l'Edwin-Arnold ont assurément des attraits; mais ce vivant tableau a un revers attristant : la barbarie des indigènes.

Le versant sud-est du Mounpanga, est habité par des tribus babouenn-dé. Contrairement à leurs frères des rives du Congo, qui ne sont ni avarés ni inhospitaliers, les Babouenn-dé de l'intérieur sont rapaces et hostiles aux étrangers.

Hanssens, qui connaissait les défauts de ces indigènes, constata avec désespoir, au moment de pénétrer en territoire babouenn-dé, que son stock de monnaie d'échange lui prescrivait la plus sévère économie. En estimant à huit journées de marche la distance qui le séparait de Manyanga-Nord, il comptait de, par un ravitaillement économique et quotidien, conduire ses vingt-deux hommes dans le poste du bas Congo, sans les exposer aux tortures de la faim.

Quant à lui, son approvisionnement d'Obourg, son tabac de prédilection, étant épuisé, il devait même se refuser le tabac indigène, vendu trop cher par les natifs.

Cette économie forcée imposa de pénibles privations aux Zanzibarites et aux Krouboys de la caravane, qui ne pouvaient mater aussi stoïquement que leur chef les exigences d'un estomac incomplètement satisfait.

Le 17 mai, l'expédition campait aux abords d'un important village appelé Nganda, où se tenait un marché de denrées alimentaires.

Hanssens, accompagné de deux serviteurs, vint dès le matin palabrer avec les chefs indigènes pour obtenir d'eux l'autorisation de faire quelques emplettes.

Le capitaine remarqua tout d'abord, et non sans émotion, la singularité de l'accueil qui lui fut fait.

Les chefs et les notables s'assirent en rond autour du mundelé, et, avant de l'inviter à en faire autant, ils se mirent tout à coup à grincer des dents, comme s'ils eussent voulu dévorer leur interlocuteur.

Le capitaine, qui selon sa courageuse habitude n'avait sur lui aucune arme lorsqu'il se présentait devant les seigneurs d'un village pour y traiter pacifiquement d'achat ou de concession, ne se rassura que lorsque le doyen des assistants eut, en prenant la parole, fait cesser comme par enchantement ces bizarres grincements de dents accompagnés de non moins bizarres contractions de mâchoires.

« Vous voyez devant vous l'élite de la nation babouenné, commença l'orateur noir... Il en est parmi nous qui connaissent les fils de Boula Matari, mais ils n'ont pas à se louer du passage des mundelés sur leurs terres. Certains d'entre eux vivaient à Mowa lorsque vos frères sont venus brûler ce village. Cependant nous savons que les mundelés sont très riches et qu'il se montrent d'habitude fort généreux ; nous ne refuserons pas de vous céder des vivres, si vous voulez nous les payer grassement. »

Cette conclusion ne répondait pas aux secrets désirs de Hanssens pour les motifs que l'on connaît. Aussi mit-il à marchander avec ses rapaces vendeurs toute son éloquence et toute sa diplomatie. Ces décourageants débats durèrent plus de trois heures.

Entre-temps, un Zanzibarite et un Krouboy de l'expédition, ne voyant pas revenir leur chef et cédant aux mauvais conseils de la faim, pénétraient dans les basses-cours des villageois et tordaient le cou à des poules, à des canards, à des pintades.

Il n'en fallut pas davantage pour ameuter sur-le-champ contre la caravane toute la population guerrière de l'endroit.

Aux premiers coups de feu, Hanssens, occupé à déballer ses marchandises d'échange sur la place foraine du village, rejoignit ses soldats qui le mirent en quelques mots au courant de la situation. Les deux maraudeurs étaient en fuite.

Le capitaine essaya vainement de calmer l'exaspération des natifs. Cette fois chefs et notables grincèrent des dents et entrèrent véritablement en fureur ; ils exigèrent la tête des coupables, refusèrent de restituer au blanc les marchandises qu'il avait précipitamment abandonnées sur la place, sans lui laisser emporter les vivres qu'il avait achetés et payés.

Cette juste réclamation fut brusquement interrompue par des bandes d'énergumènes armés de lances, de sabres, de mousquets à silex, qui traversaient les rues du village en hurlant un chant de guerre, au son d'énor-

mes tambours, et en invitant les femmes, les enfants, les vieillards à se retirer dans les cabanes.

La défense devenait inévitable.

Hanssens et ses vingt soldats menacés, poursuivis comme des bêtes fauves par une meute de guerriers sauvages, forte de cinq à six cents hommes, purent, sans être atteints, se dégager des rues trop étroites où se défendre était impossible, et aller se former en peloton hors du village, dans la savane plantureuse.

Encouragés par leur valeureux chef, les vingt soldats africains se battirent comme des lions et tinrent en respect les forces ennemies pendant plus d'une heure... Mais alors, Hanssens s'affaissa; le mundelé, frappé au pied par un projectile, tomba dans les grandes herbes: sa voix ne vibra plus, son regard et son attitude héroïque ne soutinrent plus le courage de ses défenseurs; quelques-uns s'enfuirent à toutes jambes; d'autres, en plus grand nombre, s'empressèrent autour du maître qu'ils affectionnaient.

Les Babouenné, enhardis, chargèrent à la lance et au sabre le groupe qui semblait avoir mis bas les armes.

Le fidèle Assami, digne émule de son prédécesseur Hamadi, n'eut que le temps de placer sur ses robustes épaules le glorieux blessé et de l'emporter, de battre en retraite, gardé des attaques des sauvages par une poignée de Krouboys et de Zanzibarites défendant pied à pied l'approche de leur maître, comme une lionne désespérée protège ses petits contre une bande de chats-tigres.

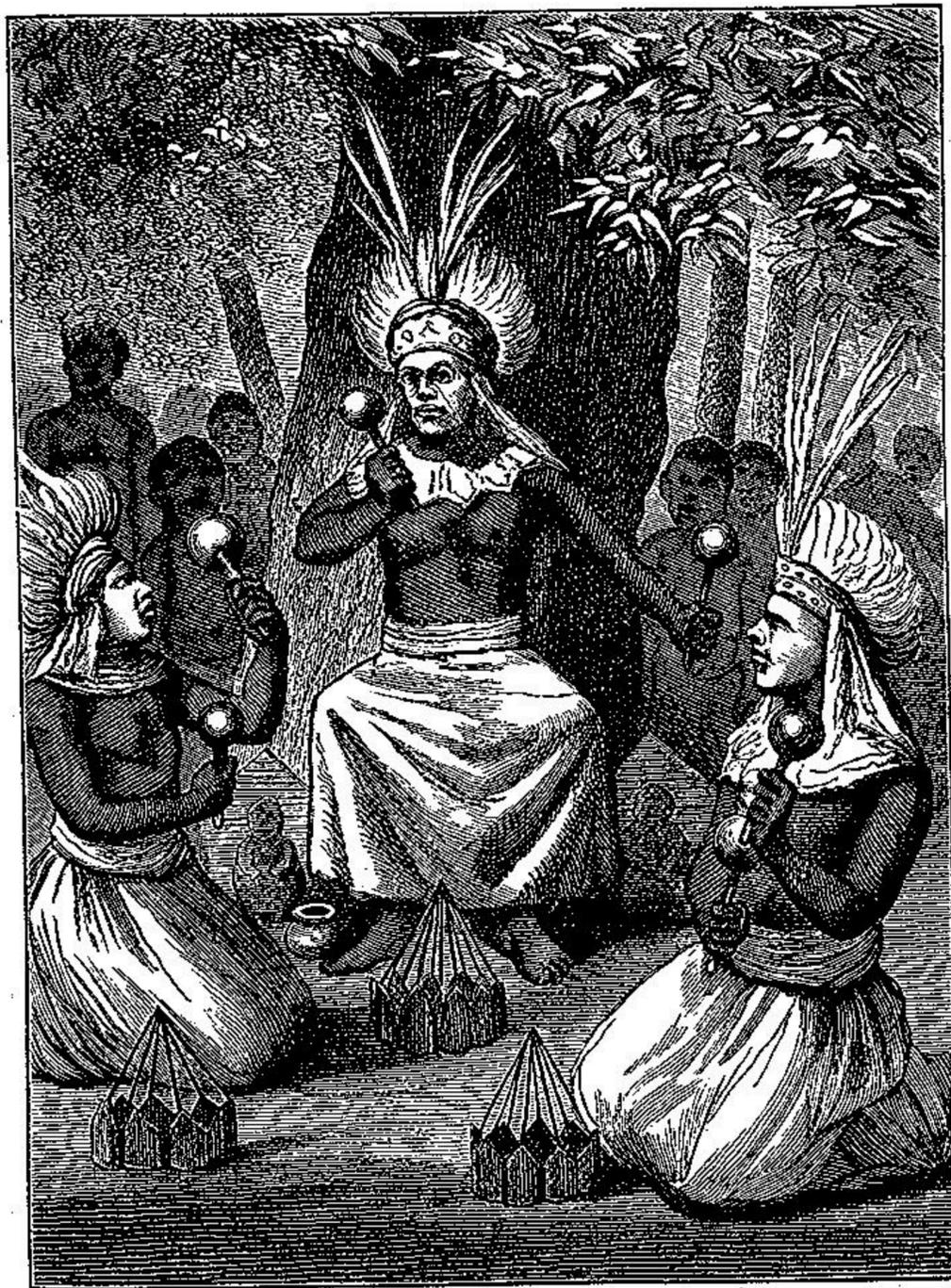
Bientôt, hélas! ployant sous le faix, entravé par les lianes et les plantes rampantes, le malheureux Assami tomba à son tour, entraînant dans sa chute l'infortuné capitaine.

Les hurras frénétiques des noirs chantant victoire couvrirent les plaintes du brave serviteur contusionné. Les plus audacieux se précipitèrent la lance au poing, pour constater de près la mort supposée du mundelé.

Mais au moment où l'un des assaillants s'appliquait à le piquer, à le martyriser avec sa lance, Hanssens, faisant un violent effort, se releva d'un bond, maîtrisa sa douleur, se maintint droit et ferme sur ses jambes et fit sauter à bout portant la cervelle de son bourreau. Puis d'une voix vibrante comme un appel de clairon, le capitaine rallia ses hommes, leur ordonna de continuer un feu nourri contre les ennemis terrifiés, fuyant en déroute vers leur village en criant au miracle.

Par un suprême effort de volonté et d'audace, le valeureux officier avait pu triompher du nombre et de la férocité de ses lâches antagonistes.

Si les Babouenné trop prompts à s'effaroucher, à crier au miracle, s'étaient retournés dix minutes après l'exploit du soi-disant ressuscité; ils auraient vu quatre Zanzibarites ramper dans la savane en portant sur leurs épaules une litière de feuillage sur laquelle reposait l'héroïque blessé.



UNE CÉRÉMONIE FÉTICHISTE CHEZ LES BABOUENNÉ.

Les deux serviteurs indisciplinés, cause première de l'échauffourée, avaient assisté de loin aux premières péripéties de la bataille. Après avoir vu tomber le capitaine, ils s'étaient enfuis à toutes jambes vers le sud, sans oser rejoindre leurs camarades et pour se soustraire à un châtimeut inexorable.

Ces deux fuyards, arrivés le 19 mai sur les bords du Congo, non loin de

Manyanga. répandirent sur leur passage le bruit de la mort de Boula Matari II. Fort heureusement, cette fausse rumeur allait être promptement démentie par celui même qui en était l'objet.

Emporté par ses fidèles serviteurs, l'explorateur arrivait le 17 mai près d'un hameau bâti sur les bords d'une petite rivière, affluent de droite qui se jette dans le Congo à quelques kilomètres en amont de Manyanga-Nord. Le découragement n'avait pas de prise sur l'âme énergiquement trempée du capitaine; les privations, les excès de fatigue, le qui-vive perpétuel qui lui ôtait tout repos, l'avaient physiquement mais non moralement affaibli. Si alarmé que fût son cœur, si désespérée, si rude que fût sa situation, il affectait constamment en présence de ses noirs compagnons la tranquillité d'esprit la plus parfaite.

Avec une dextérité que lui eût enviée un chirurgien militaire, il avait extrait lui-même le projectile qui avait traversé sa chaussure et contusionné son pied droit, et dès le lendemain de la journée fatale il avait pu prendre un peu d'exercice en s'appuyant sur le bras du dévoué Assami.

Le 17, au coucher du soleil, pendant que les Zanzibarites suspendaient son hamac à de jeunes palmiers, près d'une crique en communication avec la petite rivière, Hanssens et Assami se dirigeaient à pas lents vers le hameau.

Le son du tambour les attira sur la place de cette localité, où la population venait de se grouper autour des ministres du culte battant les fétiches. Les prêtres et les habitants demandaient aux divinités locales d'intervenir en faveur du chef de la contrée, dont l'état paraissait désespéré, quoiqu'il n'eût qu'une indisposition passagère commune aux potentats de l'Afrique centrale : il avait bu trop de malafou.

Trois sorciers, ou hommes à médecine, en costume de cérémonie, les jambes cachées par un pagne d'étoffe attaché autour des reins, la tête couverte d'un immense bonnet à plumes, la figure blanchie, le cou et les épaules garantis par un mouchoir de couleur que retenait une volumineuse coiffure, accomplissaient leurs invocations sur la place, au pied du bombax traditionnel. Mais les fétiches consultés, statuette en bois gisant à droite et à gauche du féticheur principal, s'obstinaient à ne pas répondre aux sollicitations des sorciers; le puissant malade, ivre-mort, aplati au soleil à quelques pas de ses docteurs, ne donnait aucun signe de vie.

L'arrivée de Hanssens interrompit brusquement la cérémonie. Les officiants se levèrent, cachèrent leurs idoles et leurs engins d'incantation, espèces de marteaux à boules en caoutchouc à l'aide desquels ils frappaient

sur des sortes de vanes portatives remplies de gravier, de becs d'oiseaux et de mkissis de tout genres; les assistants entourèrent le fâcheux interrupteur en poussant de sourds grognements, dans l'intention de lui faire un mauvais parti.

Hanssens, tout en comprenant le danger de sa situation, sut néanmoins cacher les inquiétudes auxquelles il était en proie.

« Ne faites aucun mal au mundelé, leur dit Assami; il vient expressément dans votre village pour sauver la vie de votre monarque. Le chef dont vous craignez la fin imminente va être instantanément guéri par ses soins »



UNE CHASSE AU LION DANS LA VALLÉE DE L'OGOUÉ.

Un revirement complet s'opéra dans l'assistance en faveur du mundelé. Hanssens envoya querir dans sa valise une fiole d'ammoniaque, qu'il passa à différentes reprises sous le nez du moribond. L'effet en fut merveilleux. L'auguste ivrogne respira bruyamment, ouvrit les yeux, se souleva à demi, arrêta sur le visage pâle de son sauveur un regard étonné et balbutia quelques paroles sans suite; puis il reprit successivement son aplomb et demanda au blanc s'il venait du village construit par les enfants de Boula Matari sur les bords du Congo.

Hanssens répondit que Manyanga était le but de son voyage et il ajouta

qu'il se félicitait d'avoir pu, en passant, rendre service à un chef indigène que ses administrés paraissaient beaucoup aimer.

Sur les instances de ce notable buveur, il lui remit le flacon d'ammoniaque et obtint en échange un guide indigène chargé de le conduire directement à Manyanga-Station.

Pendant le trajet, Hanssens prit plaisir à faire causer son cicérone, esclave originaire de la vallée de l'Ogoué et qui professait une singulière doctrine. A l'entendre, le capitaine avait eu bien tort de ressusciter le chef noir ivre-mort. Lorsque le blanc avait opéré sa guérison miraculeuse, l'ivrogne essayait, disait-il, ses premiers pas sur le pont immense qui mène de la terre au paradis. Pour franchir cette passerelle il faut marcher mille ans, et l'on risque parfois d'en tomber, car elle est aussi étroite que le tranchant d'un couteau.

Ce fameux paradis est pavé de délices, d'éternelles félicités; des déesses enivrantes sont la récompense de ceux qui ont l'heur d'y pénétrer. Les yeux de ces beautés ravissantes ne sont autres que les étoiles qui brillent pendant les nuits sereines, etc., etc.

Ce guide à imagination féconde diminua les ennuis du trajet assez long qui sépare le dernier village babouenné rencontré de la station de Manyanga. S'acquittant de sa tâche avec fidélité et intelligence, il laissa sans encombre Hanssens et sa caravane au pied de la colline de Manyanga, le 20 mai 1883.

Épuisé de fatigue, mais plein de vie et de santé, le capitaine rentrait après quatre mois de marche, d'exploration et de découverte, dans le poste commandé par Nilis, au moment même où le bruit de sa mort frappait stupeur la garnison de Manyanga-Nord.

